

Après « La Bible Bayard », saint Augustin, Phèdre... Frédéric Boyer fait siens le jeune guerrier de Roncevaux et sa « chanson ». Les voici tous deux frais et ardents

Sonne l'oliphant au retour de Roland

LILA AZAM ZANGANEH

Je me souviens de la mort de Roland et très jeune gens. Le trouvère, ici, c'est Frédéric Boyer, celui qui retrouve en chantant et en inventant. Son texte commence ainsi par une invocation au personnage totem : « Roland... Hé ho... C'est moi », avant d'avouer, comme à lui-même : « Un certain air de famille toi et moi. »

Désormais, tel un chaman, il va falloir rappeler le chevalier Roland, ce jeune homme vieux de plus de mille ans. Rappeler Roland et le tutoyer. Le faire chanter et danser tout son saoul, l'embrasser dans le cou, pour ensuite le replacer, très doucement, au creux de sa destinée. Voilà la tessiture du travail poétique accompli par Frédéric Boyer dans *Rappeler Roland*, un livre unique et magnifique, qui présente tout à la fois un « monologue vision », une traduction neuve de la *Chanson* éponyme, et un essai sur le mystère incarné par le jeune guerrier de Roncevaux.

Boyer, en double de son personnage, insuffle un peu de son âme à Roland, ce « fantôme vivant » dont la voix s'élève encore jusqu'à nous à travers la rumeur des siècles. Car la geste que nous connaissons, et qui ne fut baptisée *Chanson* que très tardivement, au XIX^e siècle, est l'un des premiers témoignages littéraires du français dit « primitif ». À l'origine : un fait de guerre datant de 778, une déroute honteuse de l'arrière-garde de Charlemagne, des mains, non pas des Sarrasins, mais des « Wascons ». Cette défaite, d'abord biffée des annales royales, est ensuite poétisée.

Il n'y a bien sûr, et comme toujours au Moyen Âge, aucune source véritable, aucun auteur au sens moderne du mot. Plutôt une « arborescence », écrit Boyer, « un vaste récit mémoire de la légende ». Et ce chevalier Roland ? Nulle trace de lui dans les premières annales. Puis, au XI^e siècle, une première incursion, « comme un remords, un repentir, une invention ». Le voici, nommé en passant « Hruolandus », préfet des marches de Bretagne (fonction dont on ne retrouve ailleurs aucune trace). La légende prend lentement le pas sur l'histoire et le souvenir de faits disséminés dans le lointain. La mémoire se fait puissance de création, et plus encore, fabrique d'une histoire toujours au présent.

Le Roland du texte que nous connaissons aujourd'hui émerge quant à lui d'histoire en histoire, jusqu'à l'horizon du XII^e siècle, héros surgi de nulle part, bâtard et orphelin, impétueux et violent, d'une force et d'un courage exemplaires. Son ennemi ? Non plus les « Wascons », Basques ou Gascons, mais les Sarrasins, substitution qui s'est faite subrepticement, dans



le secret des *scriptoria* monastiques. La France féodale recréera ainsi, trois cent cinquante ans après un fait d'armes humiliant, une bataille « merveilleuse et totale », une défaite transfigurée en combat mystique. Mais, aux yeux de Frédéric Boyer, cette *Chanson* représente également un adieu épique à un monde rêvé, celui du VIII^e siècle, moment privilégié où l'Espagne mozarabe est le lieu de riches échanges avec l'aristocratie franque. Chanson d'adieu, donc, au rêve « d'un empire qui n'avait pourtant jamais existé dans les faits comme tel, et celui d'une frontière vaste, fabuleuse, jusqu'aux terres arabes, jusqu'aux cours et palais berbères ». Notre épopée nationale déclinerait, en réalité, la nostalgie pour un monde déjà distant, où régnait encore une rivalité complice avec l'Autre, « où l'Autre était à la fois effrayant, merveilleux et désirable ». Un monde

d'avant les premières croisades du XI^e siècle, dont le contexte même hâte pourtant la réécriture manichéenne de la *Chanson*.

Décasyllabe avec césure épique

L'épopée de Roland devenue au XII^e siècle quasi officielle, un certain clerc copiste, dont on ne sait rien d'autre, signe au dernier vers de sa propre version : « *Fin du Poème que Turolf poétise.* » De son manuscrit, daté du même siècle, on retrouvera plus tard une copie contemporaine rédigée en français anglo-normand. Boyer traduit ce texte en respectant l'ancien décasyllabe avec césure épique (à la quatrième syllabe), et sans ponctuation aucune. Le résultat est un éclat rythmique qui restitue toute l'ardeur de ce texte retrouvé, sans doute, sur de « *petits manuscrits de jongleurs sur de vieilles peaux usées et d'une écriture médiocre.* » Roland

jaillit « d'un tout petit codex mal écrit ». Roland, trahi par son parâtre Ganelon, que Charlemagne envoie à Saragosse pour négocier avec le roi sarrasin Marsile, afin qu'il se convertisse au christianisme. Ganelon qui, enragé d'avoir été choisi à la place de Roland, neveu chéri du roi, pour cette mission d'un danger extrême, manigancera une embuscade à Roncevaux. « *Ganelon se fait très angoissant / Qui de son cou jette ses peaux de martre / Et pour finir en chemise de soie / Les yeux brillants le visage cruel / Dit à Roland : Fou pourquoi tu enragés ?* » La suite – la mort de Roland qui, trop tard, soufflera du cor pour alerter le roi – est connue de tous.

La France retrouve trace de cette histoire à la fin du XIX^e siècle, dans un climat de cinglante défaite nationale. Roland, héros sacrifié, fils de l'honneur, incarne la dignité d'un guerrier. Il transforme la défaite en liturgie. Il se fait champion d'un récit destiné à affronter la perte face à un Autre qui, au fond, nous rappelle à nous-mêmes. La violence de la *Chanson*, dit Boyer, est alors « *comme une danse, un langage de la ressemblance.* » Elle guérit la folie. « *La folie qui nous traverse et fait de nous des chevaliers errants en quête d'un monde perdu.* » En dernière instance, pas d'autre solution : il nous faudra sans cesse réinventer Roland. ■

RAPPELER ROLAND. RAPPELER ROLAND ; CHANSON DE ROLAND ; CAHIER ROLAND, de Frédéric Boyer, POL, 400 p., 20 €.

Extrait

« Et moi comme voyou de mille ans je dois faire un effort pour déménager dans le temps. Rappeler Roland parmi les cœurs saignants de ces jeunes gens. Qui dans la lutte et les combats sont perdants. Et dire avec eux les malheureux : Oh se battre rend heureux même si la défaite est totale. (...) Qui je voudrais ramener

Roland ici. Rappeler Roland ici et maintenant comme un frère trop longtemps absent. Le rappeler parmi nous vivant comme un frère trop longtemps absent. (...) Moi si petit qui tiens à peine dans le temps. Boxeur à mi-temps. Chevalier errant. »

RAPPELER ROLAND, PAGES 11-13

Sans oublier

Aux bains d'Apollon

On ne se démultiplie pas toujours à son avantage. Dans son premier recueil de nouvelles, Blandine Le Callet, conteuse protéiforme, raconte l'Antiquité gallo-romaine, le Moyen Âge normand ou la France contemporaine, mêlant les tons, les couleurs autant que les époques, et semble ne pas s'apercevoir qu'elle n'a pas pour tout des dispositions égales. D'où un livre à la fois enthousiasmant et agaçant. Sans doute est-il fondé sur une idée trop séduisante pour que l'auteur n'ait pas cherché à l'exploiter tous azimuts : imaginer la vie de personnes oubliées à partir de leurs épitaphes, telle cette inscription latine dont découle l'une des nouvelles les plus fortes du recueil : « *Toi qui lis ces lignes, va aux bains d'Apollon, ce qu'avec ma femme j'ai souvent fait, et voudrais faire encore.* » Le meilleur du livre est au demeurant inspiré par les temps anciens, comme si l'auteur avait besoin de la distance historique pour éviter les clichés, et cette sorte de lourdeur de sentiments que la proximité lui donne souvent. Allégée par le passage des siècles, elle montre une envoûtante puissance d'évocation, un art de saisir le bonheur au moment où il va être détruit, qui charme et serre le cœur. La vie soulève alors son livre au-dessus de lui-même, opération magique qu'il ne lui reste plus désormais qu'à savoir préférer à tout. ■ **Florent Georgesco**
► *Dix Rêves de pierre*, de Blandine Le Callet, Stock, 256 p., 18 €.

Au point de rupture

S'il y a une chose qu'on ne peut retirer à Laurence Werner David, c'est le rythme et le soin délicieux de sa phrase. Dans un mouvement animal et presque suspendu, elle se déroule et s'enroule, comme à l'infini. Précise et sûre d'elle, attentive aux moindres détails, aux moindres vibrations de l'air. C'est admirable, parfois difficile quand la musique l'emporte sur l'intrigue, comme aux premières pages de cet ensemble de trois récits, dont un harmonique (très) discret fait l'unité. Les trois personnages principaux – trois hommes au point de rupture de leur existence – se répondent sans se connaître. Le lecteur retiendra le troisième, un père douloureux, dont le portrait est à la hauteur du



Laurence Werner David
à la surface de l'été

précédent livre de Laurence Werner David, l'ambitieux *Roman de Thomas Lillienstein* (Buchet-Chastel, 2011), passé trop inaperçu. ■ **Nils C. Ahl**

► *A la surface de l'été*, de Laurence Werner David, Buchet-Chastel, « Qui vive », 158 p., 15 €.

Se pâler la pilule en Corée du Nord

Jean-Luc Coatalem livre le récit angoissant et burlesque d'un séjour touristique au pays de la « fiction vraie »

DIDIER POURQUERY

La Corée du Nord a un potentiel touristique formidable. Difficile à croire ? C'est pourtant cette déclaration qui a permis à Jean-Luc Coatalem d'obtenir un visa auprès des autorités du pays. Faux voyageur, mais vrai voyageur, l'écrivain a ainsi, l'an dernier, pu sillonner les routes vides de la République populaire démocratique de Corée, en jouant, il est vrai, le jeu de l'itinéraire officiel programmé et (très) encadré. Cherchant obstinément des sites touristiques sous la houlette de deux guides officiels (l'un surveillant l'autre) et d'un chauffeur (surveillant les deux premiers), le

voici qui erre, accompagné de son ami, le très chic et dilettante Clorinde, au gré d'autorisations ou d'interdictions sans queue ni tête.

Son récit est à la fois halluciné, angoissant et burlesque. Commandant couche-tôt d'une expédition lugubre en eaux grises où la nuit est très noire, où il n'y a rien à faire après dîner, pas grand-chose à manger non plus (des repas entiers dans des assiettes de dinette) et assez peu à voir. Coatalem décrit un monde du silence parfaitement absurde. Un peu nerveux quand même tandis que Clorinde affiche un flegme tout *british*, il essaie de comprendre, à la lumière de ce qu'il a lu avant, ce qu'il observe le long des routes vides, de monuments pompiers en montagnes pelées, de restaurants déserts en statues de grands leaders.

Il croise aussi quelques ombres « *somnambuliennes*, (...) sorties d'une

boîte grand format de Lego » : les Nord-Coréens nés dans les années 1950 à 1970, qui n'ont rien connu d'autre que l'absurde idéologie juche (la variante locale du marxisme-léninisme telle que Kim Il-jung l'avait théorisée) et un culte de la personnalité monstrueux. « *Ces 24 millions d'individus ont été pareils à des scaphandriers individuels, plongés au fond d'un lac, piétinant dans la boue, n'espérant au mieux qu'une goulée d'air vicié de temps à autre.* » La Corée du Nord est une « *fiction vraie* », écrit-il.

Respirer un peu

Heureusement, l'humour de Jean-Luc Coatalem lui permet de regarder tout cela avec recul et de créer des situations cocasses en déviant de quelques mètres du programme imposé. Et heureusement, il y a les livres que Clorinde et lui ont apportés dans ce voyage,

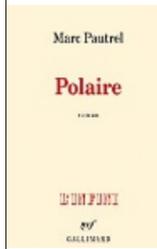
NOUILLES FROIDES À PYONGYANG, de Jean-Luc Coatalem, Grasset, 240 p., 17,60 €.

pour respirer un peu. Clorinde entient pour Valéry et le *Journal* de Jules Renard, excellents antidotes. Quant à l'auteur, il lit, aux antipodes du « *monde parallèle* » qu'il traverse, le roman de Melville *Mardi*, aventures polynésiennes, hymne à la liberté heureuse, au vagabondage serein.

L'auteur de ces lignes a, quant à lui, terminé la lecture de *NoUILLES froides à Pyongyang* dans le TGV. Coatalem parvient si bien à décrire l'insondable tristesse et l'hypercontrôle de ce pays parano que, lorsqu'un contrôleur de la SNCF fait une annonce dans un haut-parleur, on ne peut s'empêcher de frémir. Le silence du livre est brutalement rompu, on remonte à la surface, mais cette voix métallique (d'habitude sympathique) a des sonorités quasi nord-coréennes. C'est sans doute la preuve d'une belle réussite littéraire. ■

A côté de la vie

Polaire, cinquième livre de Marc Pautrel, fait partie de ces romans que l'on lit d'une traite, sans lever la tête. Son magnétisme est étrange, cependant. Il n'y a rien d'immédiatement brillant : l'écriture se contente d'éclairer une histoire, sans chercher à éblouir. Les phrases sont simples, précises. Sans doute pour mieux déchiffrer la complexité de la vie. Un écrivain tombe amoureux d'une femme plus jeune que lui. C'est une artiste que sa maladie bipolaire menace constamment de mettre à côté de la vie. L'écrivain comprend peu à peu qu'il aime un être perdu suppose de s'effacer pour mieux pouvoir l'accompagner. « *J'ai compris son tabou : l'amour, alors jamais je ne lui dirai*



que je l'aime. » Portrait d'une femme plutôt que récit d'un amour, le livre de Marc Pautrel touche par la pudeur de sa voix. ■ **Amaury da Cunha**
► *Polaire*, de Marc Pautrel, Gallimard, « L'infini », 152 p., 15,90 €.